

Jean-Simon DesRochers, Denys Arcand, Gilles Archambault

André Brochu

Numéro 151, automne 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69889ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, A. (2013). Compte rendu de [Jean-Simon DesRochers, Denys Arcand, Gilles Archambault]. *Lettres québécoises*, (151), 20–21.

☆☆☆ ½

JEAN-SIMON DESROCHERS

Demain sera sans rêves

Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Roman », 2013, 140 p., 21,95 \$.

La mosaïque du réel

Un récit constitué de quelques chapitres avec titre, non numérotés, et remplis d'un bon nombre de paragraphes sans lien immédiat : telle est la structure prosodique, si l'on peut dire, du dernier roman de Jean-Simon DesRochers qui, comme les précédents (notamment *La canicule des pauvres*), doit beaucoup au sens poétique de l'auteur.

Il s'appelle Marc Riopel. Il a trente-trois ans — l'âge du Christ quand il est mort, mais il n'y a pas de rapport explicite — et il décide de mettre fin à sa vie, pour des raisons qui restent inconnues de ses proches. Ont-elles un lien avec son « androgynie » ? Il a déjà subi l'agression de camarades d'école indisposés par ses avances. Son jeune frère Carl s'est alors porté à sa défense. Carl sera une figure importante du livre, de même que Catherine Angers et Myriam Dubois, leurs voisines d'enfance.

Après la mort

Après le suicide de Marc, qui revoit quelques scènes de sa vie, des souvenirs étrangers aux siens viendront envahir sa conscience. Ce sont des bribes de vie de son frère cadet, qui exerce d'abord le banal métier de facteur puis décide de suivre la voie tracée par son frère mort et se lance dans la carrière universitaire. Il vivra jusqu'à cent vingt ans. Mais Marc est aussi visité par l'esprit de ses connaissances, par exemple Myriam, la première astronaute canadienne à marcher sur la Lune, et Catherine, qui accomplit des missions humanitaires un peu partout dans le monde. En somme la mort de Marc est peuplée de la vie de plusieurs êtres qui constituent un petit monde nourri par les rêves autant que par la réalité, et appelé à s'effacer un jour en même temps que le rêve, que tous les rêves, comme le suggère le titre du roman. En mettant fin aux visions, la mort rend le *rien* définitif. « Je suis nulle part. Je suis rien. Plus rien », se dit enfin Marc au bout du train des mots.

Les personnages au milieu des ellipses

Dans ce livre qui est bien de son siècle — le vingt et unième, ou le suivant peut-être ! —, on trouve un curieux mélange de réalisme très particulier et d'imagination irréductible, insoluble selon la connaissance des choses. Le lecteur serait désorienté s'il ne pouvait se raccrocher à quelques points fixes. Ceux-ci sont les personnages, Marc, Carl et les autres, qui sont dessinés avec une grande précision et une sorte de chaleur discursive. Le narrateur s'adresse à eux avec un *vous* quelque peu

Parmi les caractéristiques du réalisme propre à DesRochers, on ne peut qu'être frappé par la crudité des scènes sexuelles, qui ne font grâce d'aucun détail scabreux.



JEAN-SIMON DESROCHERS

cérémonieux, comme pour les conforter dans leur problématique personnelle. Tout est mis en œuvre pour que les démarches et aventures de chacun soient intelligibles en gros au lecteur, malgré les ellipses et obscurités qui les enveloppent.

Parmi les caractéristiques du réalisme propre à DesRochers, on ne peut qu'être frappé par la crudité des scènes sexuelles, qui ne font grâce d'aucun détail scabreux. Et pourtant, ces représentations ne relèvent pas de la complaisance. Elles mettent plutôt en évidence une vérité qui est celle de notre présent déserté des pudeurs et voué à l'évincement du rêve dans nos vies. On rejoint ainsi le thème fondamental du roman.

☆☆☆

DENYS ARCAND

Euchariste Moisan

Montréal, Leméac, 2013, 80 p., 11,95 \$.

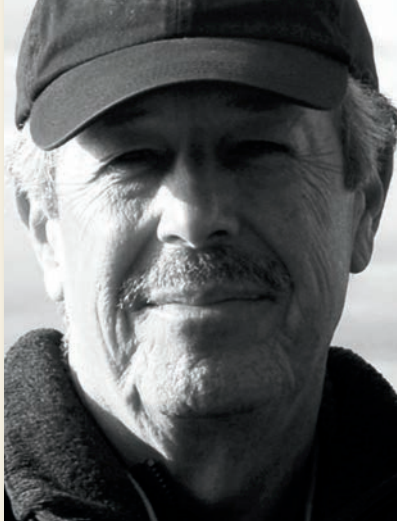
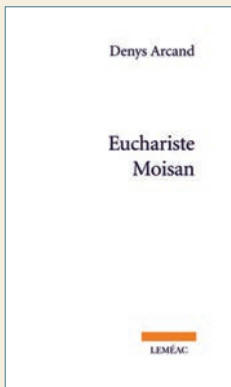
Un cinéaste et son roman

Pessimiste (avec raison) en ce qui touche l'avenir du Québec, Denys Arcand a trouvé, dans *Trente Arpents* de Ringuet, l'écho de son peu d'espoir. Il en fait la matière de son premier « roman », qui serait aussi bien un monologue pour le théâtre ou le cinéma.

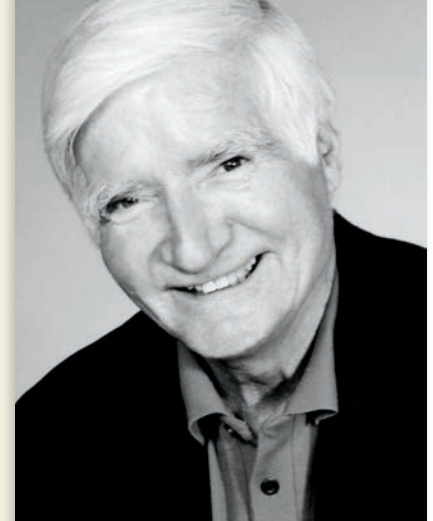
L'entreprise est inédite. Elle consiste en un *remake* d'un roman publié en 1938 et quelque peu oublié depuis. *Trente Arpents*, de Ringuet (Philippe Panneton), était écrit à la troisième personne, conformément à la tradition, et racontait la vie d'un paysan heureux dans son milieu (les deux premières parties s'intitulent « Printemps » et « Été »), puis engagé peu à peu dans une dégringolade (« Automne » et « Hiver ») qui se termine par l'exil aux États-Unis. Ce déclin suggère celui de la collectivité tout entière à laquelle Euchariste Moisan appartient. Arcand reprend les grandes lignes et les modalités de cette histoire.

Quand le *il* devient *je*

L'originalité d'*Euchariste Moisan* est, bien entendu, paradoxale puisque le contenu narratif est identique à celui de *Trente Arpents*. En ce sens, il s'agit bien d'un *remake*. Toutefois, le destin de Moisan est évoqué à la première personne, ce qui, d'une certaine façon, change tout. Alors que Ringuet campait objectivement son personnage, qu'un narrateur omniscient formulait ses pensées et réactions, leur conférant le même statut qu'aux descriptions de la nature ou aux peintures de la vie sociale, l'*Euchariste* d'Arcand, semblable aux héros habituels du roman récent,



DENYS ARCAND



GILLES ARCHAMBAULT

est un *je*. Son intériorité prime. Il n'en reste pas moins un paysan épris de son mode de vie et incapable d'assumer la modernité, telle qu'elle se profile dans l'ère des automobiles et des machineries agricoles, de la ville et de ses barbaries. Mais la riche symbolique de la terre que fait miroiter Ringuet, cette vaste vérité collective, disparaît presque au profit de la seule fatalité individuelle.

Un résumé, et quoi encore ?

Dite par *Euchariste*, la vie du paysan qu'il représente emprunte nécessairement la voie d'un discours plus succinct que la minutieuse invention de Ringuet, laquelle remplit trois cents pages de ses nombreuses dimensions. À cet égard, le petit livre d'Arcand apparaît comme un résumé de l'autre. Les scènes ou épisodes sont ramenés à l'essentiel, certains sont laissés de côté et le bruissement des êtres et des choses y est sacrifié au profit d'une action qui, pour être discrète, n'en a pas moins sa dynamique. Si Arcand est fidèle à l'idée de Ringuet de raconter l'épanouissement puis la déchéance d'un personnage représentatif de la paysannerie « canadienne-française », il le fait en changeant le style et le point de vue narratif, ce qui assure, d'une certaine façon, l'originalité du texte et sa relative modernisation.

Il n'empêche qu'on peut s'interroger sur l'utilité de l'exercice qui, sans l'être, s'apparente formellement à une redite, malgré les efforts de l'écrivain pour formuler à nouveaux frais le contenu narratif. Une chose est certaine, et c'est ce qui importe : Denys Arcand ramène à l'avant-scène un classique de notre littérature qui méritait d'être relu et médité.



GILLES ARCHAMBAULT

Lorsque le cœur est sombre

Montréal, Boréal, 2013, 232 p., 22,95 \$

Amour, tristesse et convivialité

Ils sont cinq personnages : trois hommes et deux femmes. Le plus âgé, malgré ses maigres ressources, réunit les autres un soir au restaurant. Ils sont d'âge très différent, entre 35 et 82 ans, réparti également sur l'espace de la vie adulte. L'histoire occupe une seule journée, entre 10 heures du matin et minuit.

Le temps, dans ce roman, est très important, qu'il s'agisse de toute une vie ou d'une journée, celle-ci étant comme la métaphore de celle-là. C'est que l'existence fuit à la vitesse de l'éclair.

L'amour, toujours l'amour

Malgré la différence des âges et des mentalités, une grande ressemblance unit les êtres concernés. Ils sont tous obsédés par l'amour. Ghislain d'abord, vieux comédien qui a connu quelques heures de gloire et qui, maintenant, doit se contenter d'une impécunieuse retraite, soupire après une jeune femme qui, en ce soir de fête, lui fait faux bond. Yves, dans la soixantaine, grand ami de Ghislain, est l'auteur de romans qui ont peu de succès mais qui gravitent tous autour de l'amour. Marie-Paule, sensiblement du même âge, a été pendant plusieurs années la conjointe de Ghislain et l'a quitté finalement pour un dénommé Marcel, sans cesser de revoir le précédent. Luc, quarante-deux ans, sans travail, et Annie, trente-cinq ans, employée dans une galerie d'art, ébauchent une ardente liaison au cours du repas offert par Jocelyn.

Comme souvent chez Gilles Archambault, l'exploration du moi l'emporte sur les péripéties et forme l'élément l'essentiel.

Un repas sans histoire

Le vieux comédien invite donc quatre amis, qui le connaissent bien mais se fréquentent moins entre eux, et l'on s'attendrait à quelque événement qui concrétiserait l'attente créée par sa démarche. En fait, les quarante mini-chapitres, réunis en huit blocs et consacrés tour à tour à chacun des personnages, constituent comme cinq romans distincts, tous à la première personne, dont l'entrecroisement permet au lecteur d'approfondir la connaissance qu'ils ont les uns des autres, Ghislain étant la référence centrale. Mais aucun événement déterminant ne vient configurer une action proprement romanesque. Comme souvent chez Gilles Archambault, l'exploration du moi l'emporte sur les péripéties et forme l'élément l'essentiel. La révélation de l'infâme conduite de Ghislain autrefois à l'égard de celle qui fut sa première femme et de sa fille est avancée par Annie, qui n'aime guère le bonhomme (elle est toutefois la fille de feu Michel, un grand ami de Ghislain), et pourrait gâcher les relations entre les convives, mais elle tombe à plat et Marie-Paule, qui connaît bien le passé de son ancien conjoint, se charge de corriger pour elle-même les faits et de disculper celui qui est resté pour elle un ami indéfectible.

Un discours limpide, simple, lucide, appliqué à moduler les sentiments tels que l'amour (pas du tout éthéré, au contraire : charnel, parfois très cru) ou la tendresse qui lui succède, mais aussi l'ennui, l'étonnement de vieillir, voilà le chant de l'existence tel qu'il nous accompagne d'un chapitre à l'autre, sans peut-être une intensité bien grande, mais toujours apte à faire vibrer en nous les cordes sensibles qui nous unissent au réel.